

911. 6. 19.  
7

A T O U S  
LES COMMERÇANS  
F R A N Ç A I S ,  
AVANT LA PROCHAINE ASSEMBLÉE  
DES ÉTATS-GÉNÉRAUX;  
O U

*APERÇU des révolutions du Commerce & des  
Forces de l'Angleterre , &c.*

Traduction libre de l'ANGLAIS.

---

Les siècles s'écouleront, les générations se succéderont,  
les tempêtes ravageront l'univers ; mais ici le Com-  
merce restera aussi inébranlable que le sol de la  
Patrie qui le voit fleurir, que le trône du Monarque  
qui le protège.

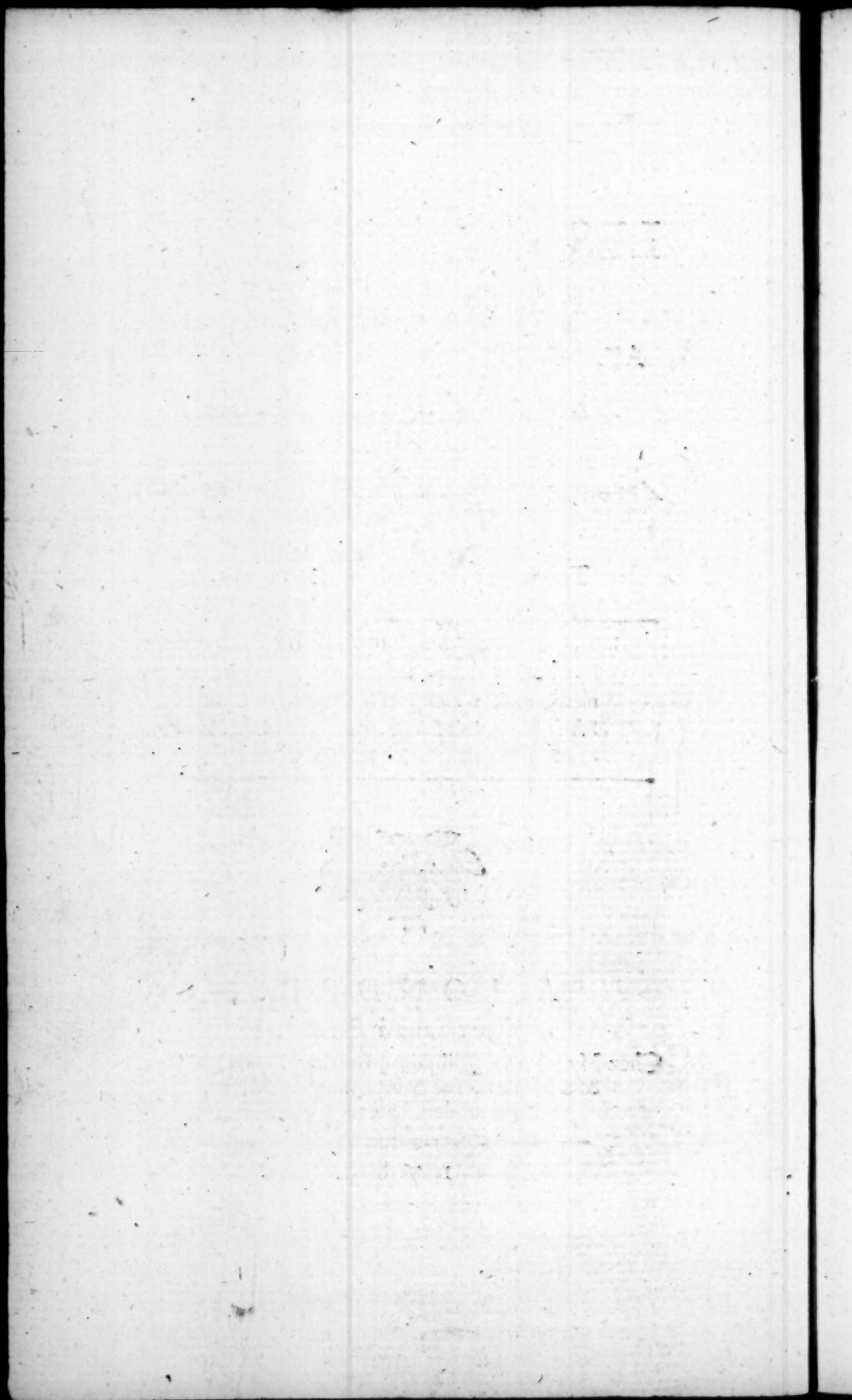
---



A L O N D R E S ,  
& se trouve à P A R I S ,  
Chez MARADAN, Libraire, rue des Noyers, N°. 33.  
& à Pâques, rue Saint-André-des-Arts,  
Hôtel de Château-Vieux.

---

1 7 8 9.



---

---

## AVANT-PROPOS.

DANS un moment où la Nation française est prête à se réunir sous les auspices du plus juste & du meilleur des Monarques , pour calculer , combiner , comparer ses forces , ses ressources , son commerce , &c. , il nous paraît qu'un Tableau progressif & précis des révolutions du commerce de l'Angleterre, mérite aussi de fixer l'attention de tous les patriotes politiques dont les regards sont, pour-ainsi-dire , attachés sur la prochaine Assemblée des Etats - Généraux. A une telle époque , à cette époque si glorieuse , si signalée du règne de Louis XVI , d'un Monarque qui a promis de ne régner & de ne vivre

### AVANT-PROPOS.

que *par les loix & pour les loix* ,  
l'ame de tout citoyen français se fait  
en quelque sorte de tous les tems ,  
de tous les lieux , de tous les pays ,  
pour spéculer sur le bonheur du sien.  
L'Anglais , ce respectable ennemi-né  
de notre Monarchie , par sa consti-  
tution , par ses préjugés , par son  
intérêt , peut-être , l'Anglais n'est  
pas sans nous offrir au milieu des con-  
trastes les plus disproportionnés ,  
des objets de comparaison si sensi-  
bles , des rapports si frappans , qu'il  
est possible dans ce choc même des  
opinions qui semblent les plus oppo-  
sées , dans cette foule de faits parti-  
culiers , & qui ne paraissent propres  
qu'à une seule nation , de saisir des  
apperçus si clairs , si lumineux , si  
relatifs à nous , à nos intérêts , à nos



### AVANT-PROPOS.

forces , à nos spéculations , &c. , que nous n'hésitons point de recommander la lecture de l'Ouvrage anglais , dont nous offrons aujourd'hui la traduction ; mais libre , mais dégagée de tout *Pathos* parasite.

Speçtateurs tranquilles des réclamations d'une infinité de Commerçans français sur le dernier traité de commerce conclu entre la France & l'Angleterre , nous avons cru devoir sortir de cet état d'indifférence , & saisir l'époque glorieuse où le royaume va , pour-ainsi-dire , se régénérer , pour leur offrir cet apperçu du Commerce britannique. Nous espérons que la plupart y trouveront quelques consolations , quelques soulagemens , peut-être même des encouragemens , & que les comparaisons que ce Ta-

### *AVANT-PROPOS.*

bleau peut faire naître relativement aux spéculations commerciales , aux intérêts du commerce , aux forces réelles de la France , ne produiront point d'inutiles effets dans la prochaine tenue des Etats-Généraux , où l'attention des Représentans se fixera sans doute aussi sur ces importans sujets.





A T O U S  
LES COMMERÇANS  
FRANÇAIS,

*Avant la prochaine Assemblée des États-  
Généraux , ou APPERÇU des révolutions  
du commerce & des forces de l'Angle-  
terre , &c.*

LE long intervalle qui sépare le règne de Guillaume-le-Conquérant de celui d'Elisabeth , laissa le commerce britannique absolument sans activité ; il ne consistait presque alors que dans l'exportation de l'étain , du plomb , du fer , de la laine , des cuirs & de quelques autres productions locales : il s'en fallait beaucoup que les besoins fussent aussi

multipliés qu'ils le sont aujourd'hui, & ce qu'on envoyait à l'étranger suffisoit pour procurer à l'Angleterre les choses qui lui manquaient.

Edouard III fut le premier Prince de son tems qui eut quelque idée de commerce; il prohiba la sortie des laines ( 1 ); il appella des fabricans étrangers, & défendit d'exporter d'autres draps que ceux qu'ils auraient fabriqués.

Henri VII, le Salomon des Isles britanniques, fut le seul de tous les successeurs d'Edouard III, qui daigna jeter les yeux sur le commerce. Peut-être la vengeance entra-t-elle un peu dans les projets de ce Prince; peut-être fût-ce pour punir la duchesse de Bourgogne de la protection ouverte qu'elle accordait à Perkin-Warbeck, qu'il fit de Calais un port libre, & qu'il y établit des Foires franches. Quoi qu'il en soit, il n'en ébranla pas moins le commerce d'Anvers; mais il manqua

---

( 1 ) Dans le Parlement assemblé à Westminster en 1338.

des ressources nécessaires pour soutenir ce grand établissement , & cette nouvelle Tyr reprit son commerce & sa splendeur.

Le règne d'Elisabeth , grand comme son génie , amena enfin une révolution plus heureuse ; une compagnie se forma pour faire le commerce du Levant ( 1 ). François Drake , dont le nom ne se prononce encore qu'avec terreur dans le Nouveau-Monde , revint la même année d'un voyage qu'il avait entrepris dans ces vastes contrées. Il en rapporta de l'or & de l'argent , & de nombreuses découvertes. Elisabeth fit ensuite un traité avec la Russie pour le commerce d'Archangel , qui devint très-avantageux ; mais l'évènement le plus favorable à la nation fut la découverte des Barbades , & de cette partie du grand continent de l'Amérique ( 2 ) , à laquelle on donna depuis le

---

( 1 ) En 1579.

( 2 ) Ce fut Walter Raleigh & quelques autres , qui découvrirent les Barbades & la Virginie , ainsi nommée par honneur pour la mémoire d'Elisabeth , laquelle

nom de Virginie. Les premiers cultivateurs eurent d'abord tous les obstacles à vaincre ; ils furent forcés d'abandonner ce qu'ils avaient commencé ; mais comme si les difficultés n'eussent été offertes aux hommes que pour multiplier leurs forces & leur courage , elles s'abaissèrent , pour ainsi-dire , devant ces nouveaux colons ; & le succès de la culture du sucre, du tabac , &c. devinrent le prix de leur zèle , de leurs efforts & de leur industrie.

Le commerce aime à fleurir à l'ombre de la paix. Jacques I succéda à Elisabeth. Ces entreprises firent les progrès les plus rapides sous le règne pacifique de Jacques. On construisit des vaisseaux ; le sucre & le tabac suffirent à la consommation de l'Angleterre , & elle ne tarda pas à en approvisionner la France , la Hollande ,

---

mourut sans se marier. Ainsi la flatterie d'un côté & l'amour - propre de l'autre , ont de tout tems consacré les grandes entreprises. Les yeux de la politique & de la philosophie ont pu voir depuis le sort qu'a subi la Virginie , accablée sous la verge de fer du despotisme.



l'Allemagne, &c. Les Portugais, possesseurs de ce commerce, furent bientôt forcés de l'abandonner, pour s'attacher à l'exploitation des mines d'or du Brésil, dans lesquelles les Anglais n'auraient trouvé qu'un faible dédommagement de leurs travaux & de leur activité, en comparaison des avantages qu'ils trouvèrent dans le nouveau genre de commerce qu'ils venaient de s'ouvrir.

Le règne de Jacques fut encore marqué par d'autres établissemens non moins profitables ; ce prince ouvrit de nouveaux canaux au commerce des Indes orientales. La nouvelle Ecosse lui dû des établissemens de la première utilité. La concurrence de Henri IV enflammait violemment son émulation ; Henri régnait alors sur la France qu'il avait été obligé de conquérir, & la couvrait, pour - ainsi - dire, d'arts & de manufactures. La révocation de l'Edit de Nantes amena au sein de l'Angleterre une foule d'artisans de toute espèce, qui ont laissé pour héritage à leurs

enfans le souvenir de tout ce que ce bon Prince faisoit de mémorable pour favoriser ses établissemens. Il fit faire d'immenses plantations de mûriers pour recueillir de la soie , & le Roi d'Angleterre voulut l'imiter. On fit quelques essais : le succès qu'ils eurent & l'ardeur que les courtisans affectèrent , engagèrent quelques personnes à passer des traités pour faire de pareilles plantations ; mais à peine les cultivateurs eurent-ils commencé leur ouvrage, qu'on les abandonna ; & cette grande entreprise, dont la France retire aujourd'hui d'immenses profits, tomba dans un anéantissement dont elle ne se relèvera jamais.

Trop occupé des guerres civiles , Charles premier fut obligé d'abandonner les soins du commerce ( 1 ). Les connaissan-

---

( 1 ) Il est rare , dit un écrivain Anglais, auteur d'un essai sur la constitution de l'Angleterre , que le commerce souffre dans les troubles d'un Etat , ou dans ses changemens , lorsque chaque particulier le fait pour son compte. Il augmente même, ajoute-t-il, dans l'anarchie, tandis qu'il languit sous le pouvoir par des réglemens qui le gênent.

ces qu'il avait acquises sur cette partie étaient très-superficielles , & peut-être fut-il très-facile de lui en imposer. Cependant il faut se garder d'en croire un certain Josué Géc , qui , dans les rêves patriotiques qu'il a donnés avec la confiance d'un enthousiaste , prétend que les Français obtinrent de ce Prince la permission de pêcher sur le banc de Terre-Neuve , sous prétexte d'alimenter un couvent de Moines anglais pendant le carême. C'est une extravagance & une absurdité. Les Français étaient depuis long-tems en possession de cette pêche ; les Anglais n'y songèrent qu'après eux , & ils la leur laissèrent partager. Voilà le vrai. De graves écrivains devraient-ils ainsi sacrifier la vérité au triste plaisir de faire une mauvaise plaisanterie !

On prétend que Cromwell & son Parlement eurent quelques idées de commerce (1). C'est à l'ombre de leur tyran-

---

(1) Les grands armemens qui se firent de son tems , prouvent que la navigation de l'Angleterre & son

nie que les Anglais conquièrent la Jamaïque sur les Espagnols. Leur législation produisit le fameux acte de la navigation britannique, & ils forcèrent les Hollandois à faire la paix. Il étoit stipulé par le traité, que ces républicains céderaient à l'Angleterre l'isle de Pellarond, & lui payeraient des sommes considérables pour les dédommager des violences qu'ils avaient exercées contre les Anglais d'Amboyne. Mais quand Charles II monta au trône de ses pères, la Hollande se joua du traité, & la guerre recommença plus terrible que jamais entre les deux nations. Malgré les prodiges de Tromp & de Ruyter, cette guerre fut fatale à la Hollande, & celle-ci fut obligée de signer une nouvelle paix aux conditions que le vainqueur voulut lui dicter. Depuis cette époque, la Hollande n'a jamais pu mettre en mer plus de

---

commerce étranger, furent très-florissans ; il faut attribuer ce bon état de la marine anglaise au fameux acte passé environ vers ce tems-là pour l'encourager.

trente vaisseaux de ligne, tant il est difficile de former une marine formidable.

Charles second ne se borna pas à l'abaissement de la Hollande ; il donna encore son nom à la Caroline, nouvelle colonie voisine de la Floride, dont il encouragea tous les établissemens, ainsi que ceux du Maryland dans la Pensilvanie & dans la Nouvelle-Angleterre. La dernière révolution de l'Amérique septentrionale a suffisamment démontré ce que peuvent l'oppression & la tyrannie contre l'esprit d'indépendance révolté de leurs excès, & le nom de Washington passant de bouche en bouche à la postérité, attestera aux hommes de tous les siècles & de tous les pays, que les généreux libérateurs de leur patrie ne doivent souvent ce titre glorieux qu'à l'aveuglement, à la folie & à la rapacité des tyrans.

Le commerce fut aussi très-florissant sous le règne de Charles II ; mais si ce Prince eût-été marchand lui-même, il n'aurait jamais manqué d'argent pour



fatisfaire aux demandes de ses favoris ; il se ferait épargné toutes ces ruses indignes d'un Roi pour s'en procurer , & n'aurait pas perdu l'estime & la confiance de son peuple. Ou Charles II ignorait que la propriété en grande partie , ainsi que la république presque entière , dépendait des communes qui ne voulaient rien souffrir de frauduleux ni de forcé , au moins sans un avantage équivalent ; ou , s'il le savait , il devait penser qu'en achetant quelque chose du peuple , il faisait acte de reconnaître en lui un droit contraire au système qu'on lui avait enseigné. Au reste , quand il eut recours à ce moyen , ce fut la nécessité qui l'y força ; & pour cet oubli passager de ses prérogatives , il ne songeait pas à démentir les principes qu'il avait reçus pour gouverner.

Il paraît cependant que Charles & ses Ministres craignaient & respectaient le peuple ; car la cour fit revivre en sa faveur l'usage des représentations , usage si favorable à la sédition , usage vain en lui-même



même & fort peu important au maintien des choses, usage enfin, qui en autorisant toutes sortes de gens à approcher du trône, leur donnait à leur tour la conviction de leur importance & de la faiblesse de celui qui l'occupait (1). Enfin après vingt-quatre ans de difficultés, d'expédiens, Charles II laissa la constitution de l'Angleterre dans l'état où il l'avait trouvée au commencement de son règne.

Jacques II, son frère, lui succéda. Jamais Prince ne protégea plus ouvertement le commerce; il étendit les établissemens des Indes orientales, & les Colonies prirent une consistance plus durable, plus affermie. Une Compagnie s'éleva pour trafiquer sur les côtes d'Afrique; les manufactures se perfectionnèrent; il s'en forma de nouvelles: l'Angleterre était au plus haut point de splendeur (2).

---

(1) Il est vrai que celui qui parle ainsi est un anglais, auteur d'un Essai sur la constitution de son pays.

(2) Ses principes politiques furent les mêmes que ceux de son frère; ainsi son règne ne peut être regardé que comme la suite de l'autre.

On n'y connaissait que deux taxes ; celle du Pondage , ou le sou pour livre sur les marchandises à l'entrée & à la sortie , & celle des terres , qui n'étaient que de deux schellings & demi par livre sterling. L'Angleterre ne devait rien ; elle avait des richesses immenses , & jamais elle n'avait été plus florissante. La surface de la terre des trois royaumes n'était point chargée de l'inutile fardeau d'un corps formidable de troupes réglées qui menaçoit leur liberté ; l'armée de Jacques ne fut jamais forte de plus de cinq mille hommes ; il n'avait point d'alliances ruineuses sur le continent ; mais les liaisons amicales qu'il entretenait avec la France , où il avait été élevé pendant l'usurpation de Cromwell , liaisons que la nature justifiait , puisqu'il était petit-fils d'Henri IV , le zèle trop ardent peut-être que le Jésuite Peters lui inspirait pour remettre les Anglais sous le joug de Rome , enfin le refus qu'il fit d'entrer dans la ligue d'Augsbourg , toutes ces causes réunies lui suscitèrent de si grandes

inimitiés, qu'il fut obligé de fuir de l'Angleterre. Envain Louis XIV tenta de le rétablir sur le trône ; le desir de la nation l'emporta , & la France se glorifie d'avoir recueilli les cendres de ce Prince infortuné qui fut si inutilement le bienfaiteur de sa patrie.

Nous remarquerons que le desir extrême de Charles & de Jacques d'être rois absolus , n'avait rien de si singulier. Quel Prince ne veut pas l'être ? Ce qui les distingue, c'est leur conduite. Ils autorisèrent les oppositions continuelles & vigoureuses du peuple, qui servirent à faire mieux connaître leurs véritables sentimens, qu'on aurait peu soupçonnés s'ils avaient été moins combattus. Le zèle du Roi Jacques pour la Religion romaine pouvait n'être que le prétexte de ses motifs. Il ne vit point que l'important de cette entreprise n'était pas de réussir , mais d'en trouver les vrais moyens. Au reste ces moyens n'en auraient pas moins fourni aux opposans l'arme la plus formidable de toutes,

la liberté de conscience. Le pouvoir militaire sur lequel on compte si fort dans toutes les dissensions politiques, ne lui servit de rien dans celle-ci. Si le Prince eut consulté les annales de l'Empereur Julien, qu'il imitait dans son imprudence, sans imiter ses vertus héroïques & ses autres grandes qualités, il aurait appris qu'en matière de religion, les soldats sont pour le peuple quand la noblesse pense comme le Prince. L'infortuné Jacques eut le fort qu'il était aisé de prévoir : il n'avait pas seulement choqué la constitution réelle de son pays, il avait outragé même le droit des Nations (1). Mais revenons à notre sujet.

La nouvelle scène qui s'ouvrit, ne fut cependant pas si funeste à la Nation qu'il était naturel de l'appréhender. On y vit éclore à la vérité des traités défavantageux avec le Continent ; mais le commerce qui avait un peu languì sur la fin

---

(1) Essai sur la constitution de l'Angleterre. *Cenf. Univ. Ang.* 1785.

du règne de l'infortuné Jacques II , reprit sa vigueur première. Guillaume d'Orange lui accorda une protection signalée : d'utiles manufactures se relevèrent ; mais leurs progrès furent un peu lents. La Nation anglaise était accoutumée aux ouvrages des manufactures de France ; elle se décida difficilement pour ceux de ses propres manufactures. Les prohibitions semblaient ajouter encore aux difficultés que ces derniers éprouvaient ; mais la guerre , toujours si contraire au commerce , aux manufactures , à l'industrie , la guerre les favorisa cette fois , en interrompant toute communication avec la France.

La Reine Anne s'appliqua principalement à faire valoir les manufactures de soie. Ce seul article donnait à la France sur l'Angleterre , un avantage de quatre cent huit mille livres sterling par an. La France lui fournissait en outre toutes les verreries dont elle avait besoin ; la Reine éleva des manufactures de verreries. Les



chapeaux & le papier se fabriquèrent également dans la Grande-Bretagne , & les provinces de Dorset & de Sommerfet se couvrirent de toileries non moins parfaites que celles de France. Elles accrurent en fort peu de tems si prodigieusement , que , dans une étendue de dix milles quarrés , on fabriquait pour cent mille livres sterling de toiles par année. Les ustensiles de cuivre & d'airain qu'on tirait auparavant de France & d'Allemagne , furent aussi fabriqués dans l'intérieur , & l'on porta au plus haut point de perfection les manufactures de toiles à voiles. Il en fut de même de celles d'épées , de couteaux , de ciseaux , de rasoirs & d'une quantité de petits ouvrages de fer , de cuivre & d'acier , que la France fournissait , & dans lesquels l'Angleterre l'a surpassée. Birmingham , qui n'était qu'une misérable bourgade couverte de chaume , Birmingham devint insensiblement , par les ouvrages qu'elle produisit ,



la ville la plus riche , la plus peuplée de l'Angleterre (1). On ne voit pas trop pourquoi l'intérêt de son commerce n'a pas paru assez vif jusqu'à présent , pour qu'on lui permît d'avoir un représentant au Parlement ? Les constitutions d'un Etat, quelles qu'elles soient , doivent changer avec le tems & les circonstances ; & la législation elle-même ne doit pas être immuable , quand la nécessité exige qu'elle varie ses décrets.

Ces divers établissemens augmentaient les richesses de l'Angleterte ; l'agriculture encouragée lui donnait d'abondantes récoltes ; ses laines converties en draps , se transportaient avec un bénéfice prodigieux dans tous les marchés de l'univers , mais elle perdit en revanche presque la propriété de la pêche de Terre - Neuve ; les Français , par le traité d'Utrecht , se maintinrent dans la concurrence de cette pêche que la Grande-Bretagne lui disputait , & celle-ci fut obligée de leur céder

---

(1) Après Bristol.

le Cap-Breton , qui n'est pas l'endroit le moins favorable pour la pêche. On ne peut pas non plus se dissimuler que les Français étaient les premiers propriétaires de cette source abondante de richesses ; mais souffriront-ils long-tems les Anglais dans cette possession usurpée ? Ce qu'on n'obtient qu'à force de ruse , de violences, de trahisons, ce qu'on ne doit enfin qu'aux hazards de la guerre est si précaire , si sujet à tant de révolutions , qu'il faut un grand fonds d'amour-propre ou d'extravagance pour espérer le conserver par les mêmes causes (1).

Le commerce était donc parvenu alors au plus haut degré auquel il puisse peut-être atteindre. Les marchands , depuis le règne d'Elisabeth , tentés par l'appât du gain , parcouraient eux-mêmes la Turquie , l'Amérique , les Indes , pour y transporter les productions anglaises. L'écono-

---

(1) Il est à remarquer que ces expressions sont d'un membre du Parlement d'Angleterre , à qui cet Ouvrage est attribué.

mie présidait à ces voyages, les gains devinrent si considérables, que ces marchands se trouvèrent bientôt en état, même après avoir considérablement augmenté leurs fonds, de prêter à des Puissances, de jouer à la grosse aventure, de faire enfin des avances sur les marchandises étrangères, & de les obtenir par ce moyen à un taux bien au-dessous de leur prix (1). Les remises qu'ils recevaient,

---

(1) On peut à-peu-près juger de cette opulence par le trait suivant. Un juif avait offert à la Reine Elisabeth, pour vingt mille livres sterling, une superbe perle. Sur son refus, le juif se préparait à repasser la mer pour chercher d'autres Souverains qui fissent l'acquisition de son bijou. Sa résolution vint à la connaissance du Chevalier Thomas Gresham, négociant de Londres, lequel invita l'Israélite à dîner, & lui donna de sa perle le prix que la Reine avait refusé. Il se fit ensuite apporter un mortier, il broya la perle, & en versa la poudre dans un verre à demi rempli de vin, qu'il but à la santé de sa Majesté. L'étonnement du juif fut extrême; mais l'Anglais l'en tira bientôt, en lui disant: » Vous pouvez maintenant assurer que la Reine » d'Angleterre était assez riche pour acheter votre » perle, puisque vous voyez qu'elle a des sujets qui » peuvent la boire à sa santé. »

grossirent si considérablement les profits du Commerce d'Angleterre , & les fonds qu'ils y employaient étaient si prodigieux, que l'or & l'argent reflua dans toute la Grande-Bretagne , & qu'on en monnoya pour des sommes immenses.

Le feu de la guerre vint tout dévorer , tout changer. Des officiers s'avisèrent de faire des emprunts à intérêt, pour subvenir aux frais de leur campagne : les marchands y placèrent ainsi leur argent ; les étrangers envoyèrent le leur au même titre ; le corps de la Nation emprunta : aussi que résulta-t-il de tout cela ? un énorme fardeau qui n'a fait que s'appesantir par la suite de plus en plus. Les marchands auparavant économes par l'incertitude des évènements du commerce , apperçurent par la fixation de l'intérêt les bénéfices qu'ils pouvaient faire. Dès-lors ils mirent moins de bornes à leurs dépenses ; le faste & la prodigalité remplacèrent la frugalité, l'économie ; & le luxe , le luxe destructeur, vint avec tous ses excès augmen-

ter prodigieusement la consommation des marchandises étrangères : les lingots d'or & d'argent que la balance du commerce répandait avec tant de profusion , cessèrent d'être convertis en monnoie ; à peine les recevait-on , qu'il fallait les envoyer à l'étranger pour payer les dettes. La paix d'Utrecht démontra même à l'Angleterre qu'ils avaient été insuffisans (1).

Elle faisait un bénéfice immense sur la fabrication de ces matières , qu'elle recevait brutes en paiement ; à présent qu'elle les réexporte , elle est obligée de les donner au-dessous de ce qu'elles lui coûtent. C'est une vérité si démontrée , qu'elle est devenue incontestable malgré l'opinion de ceux qui croient pallier ce malheur , en feignant de ne pas voir de différence entre le rare avantage d'avoir beaucoup d'or & d'argent monnoyé , & le désagré-

---

(1) L'Angleterre devait alors dix-sept millions de livres sterlings , ou trois cent soixante-quatorze millions argent de France , qu'elle avait été dans l'impuissance d'acquitter.



ment d'être obligé de l'envoyer en nature au-dchors ; comme si l'or était une marchandise ordinaire, dont l'exportation en nature ne fût pas préjudiciable. Mais n'honorons point une pareille extravagance d'une plus longue discussion (1), & examinons les diverses branches de ce Commerce britannique qui paraît si florissant.

Commençons par celui que l'Angleterre fait avec la Turquie (2).

L'Angleterre fournit aux Turcs des draps, de l'étain, du plomb, quelque fer. Ses marchands achètent fréquemment, & pour la même destination, du sucre à Lisbonne & à Marseille, & des lingots à

---

(1) Il est incontestable que ce continuel écoulement de l'or & de l'argent en lingots, prouve évidemment le déperissement du commerce. Qu'était-il en effet en 1768 ? Il s'étendait sur toute la surface du globe ; mais il était presque passif par-tout ; & ces possessions si vastes qui brillaient avec tant d'éclat aux yeux fascinés de la multitude, ne servaient réellement qu'à appauvrir l'Etat & à préparer son anéantissement.

(2) Observons en passant, que la Turquie est le pays le plus reculé de la Méditerranée par rapport à l'Angleterre.



Cadix , & ne font en cela que les facteurs des autres , des regrattiers qui ne font qu'un bénéfice fort modique. Cependant le commerce de la Turquie n'est pas sans utilité pour les Anglais ; ce qu'ils y portent , à l'exception de ce qu'elle tire des étrangers , est presque tout manufacturé par des mains anglaises. D'ailleurs l'Angleterre n'envoie rien aux Turcs que ce ne soit par ses propres vaisseaux , & ceux-ci lui rapportent les échanges qu'elle reçoit de la Turquie.

Les objets que les Turcs donnent en retour aux Anglais , sont principalement des matières brutes qui servent à l'entretien de leurs manufactures ; la plus grande valeur est en soie crue : le reste consiste en étoffes de différentes espèces , en droguets , en cuirs , en coton , en huiles , &c.

La soie de Turquie n'est propre qu'à faire la trame des beaux damas anglais & autres étoffes teintées ; des bas , des dentelles & des galons d'or & d'argent. Cette soie n'est pas assez belle pour faire la

chaîne, ni pour tordre, ni même assez souvent pour former la trame de la plupart des étoffes, pour lesquelles il faut recourir aux soies de Piémont.

Il a été un tems où cette branche de commerce était fort avantageuse ; c'était lorsque l'on ne voyait que des draps anglais dans tous les marchés de la Turquie ; mais la France a su y faire préférer les siens. C'est en vain que les Anglais ont baissé le prix des leurs, pour leur obtenir la préférence, & qu'ils les ont même donnés à meilleur marché qu'ils ne leur coûtaient à fabriquer ; cette misérable ressource ne fut pas de longue durée ; on fut bientôt obligé de renchérir, & il ne fut pas plutôt question d'une augmentation, que les draps de France reprirent leur faveur première.

Ainsi le commerce de la Turquie n'est réellement utile à l'Angleterre, que parce qu'elle lui évite de payer en argent tout ce qu'elle retire de cette contrée.

Passons à son commerce avec l'Italie.

Les Anglais envoient en Italie des draps, des droguets, des callemandes, des camelots, diverses autres étoffes, du papier, des marchandises des Indes, du cuir, de l'étain, du plomb & une grande quantité de harengs, de saumons & de merluches de Terre-Neuve.

Ils en retirent de la soie crue ou brute, & même déjà préparée, du vin, de l'huile, des anchois & des drogueries.

L'Italie leur faisait autrefois des retours considérables en argent; mais depuis qu'ils y achètent beaucoup de soies & de vins, & que les Français y ont fait prédominer leurs draperies, la balance de ce commerce s'est tournée d'une manière sensible contre l'Angleterre.

Il n'est point d'Anglais qui ne s'imaginent être le premier homme du monde dans sa profession; & c'est sur-tout dans les professions mécaniques que cette folle présomption a fait le plus de progrès. Qu'on juge cependant de notre habi-

leté (1) ; nous sommes forcés de prendre en Italie les soies toutes organfinées , parce que nous n'avons pas eu l'industrie de construire chez nous des moulins propres à ce travail. L'imitation en serait facile ; mais si le feu ou quelque autre accident les détruisait , on peut parier qu'on verrait échouer la stupide prévention de nos mécaniciens contre la nécessité d'en construire un autre.

Le commerce avec l'Espagne était autrefois très - avantageux à l'Angleterre ; mais depuis que l'Espagne a passé à la maison de Bourbon , les Français y ont introduit leurs draps , leurs étoffes & leurs modes.

L'Angleterre y envoie cependant des draps , des droguets , des callemandes , différentes espèces d'étoffes , du cuir , du poisson , du plomb , del'étain , dubled , &c.

Mais le vin , l'huile , les fruits , la laine ,

---

(1) Il faut se souvenir que c'est un Anglais qui parle.  
l'indigo ,

l'indigo, la cochenille & les autres articles que les Espagnols lui fournissent, absorbent presque tous les bénéfices qu'ils peuvent faire (1).

Le plus beau fleuron de la couronne du Commerce anglais est celui du Portugal. Voyons-en le résultat.

Des draps, des droguets, des callemandes, des étoffes à l'infini, de l'étain, du plomb, du cuir, du poisson, du bled & beaucoup d'autres marchandises, sont les objets que l'Angleterre envoie directement dans le Portugal. La Factorie anglaise établie à Lisbonne fournit à tous les besoins du Brésil & des côtes d'Afrique habitées par les Portugais.

Ce commerce rapporte à l'Angleterre de gros profits; mais les retours que les Portugais lui font en argent ne sont pas si considérables, puisqu'ils lui fournissent aussi en échange beaucoup d'huile, de vin

---

(1) Les Anglais consomment à eux seuls les deux tiers des récoltes espagnoles en huile, en fruits, en vins, &c.



& de fruits. L'industrie portugaise qu'on croyait absolument nulle , paraît se ranimer ; des manufactures se sont élevées dans différens endroits. A quoi se réduit donc à présent ce commerce si brillant avec le Portugal ?

La France tire de l'Angleterre une grande quantité de tabac , de l'étain , quelques flanelles, & du bled dans le tems de stérilité. Les Anglais lui fournissaient beaucoup de plomb ; mais depuis que le célèbre métallurgiste Allemand *König* lui a révélé le secret de l'exploitation de ses mines de Bretagne & autres , elle n'en tire presque plus. Il en est de même des quincailleries ; Birmingham a presque cédé à l'établissement des manufactures de la Charité-sur-Loire , de Tallendes en Auvergne , de St.-Etienne en Forez , &c. &c. Les récoltes , pendant si long-tems incertaines en France , doivent désormais y entretenir une abondance permanente. Elle avait pour maxime de ne pas permettre le transport des grains , même d'une

province à une autre , & les laboureurs ne cultivaient de terres qu'en raison des débouchés qu'ils pouvaient se procurer dans les marchés de leur voisinage ; mais le passage des grains est devenu libre par tout le royaume (1). L'exportation étrangère en a même été permise pendant quelque tems. Qu'est-il arrivé ? que l'agriculture a tellement été encouragée , que les campagnes les plus stériles sont devenues fécondes au point qu'on ne les reconnaît plus aujourd'hui. Il ne faut donc plus compter que la France vienne enlever les grains de l'Angleterre ; de façon que , si l'on y tolérât aussi la culture du tabac , les Anglais seraient réduits à ne lui fournir uniquement que de l'étain , dont la consommation est très-médiocre , depuis que la faïence y est devenue d'un usage universel.

Mais quelle immensité de marchandises la France ne fournit-elle pas à l'Angleterre ? Celle-ci en tire du vin , de l'eau-de-vie , des dentelles , des batistes , des

---

(1) En 1768.

linons , des étoffes d'or & d'argent , des velours , des modes , &c. &c. Il est vrai que la plupart de ces marchandises sont proscrites , ou assujetties à des droits considérables ; mais les contrebandiers se jouent des prohibitions : ils les apportent sans payer les droits.

La France , si supérieure à toutes les Nations , est singulièrement funeste au commerce de l'Angleterre (1). Il ne lui manque presque aucune des choses nécessaires aux besoins , & même aux commodités de la vie ; & l'industrie y produit toutes celles que le luxe peut imaginer. La seule chose qui lui manque essentiellement , est la laine pour le soutien de ses draperies. L'Espagne lui en fournit bien une partie ; mais il ne lui en faut pas moins des laines d'Irlande & d'Angleterre. Par une incon séquence révoltante de notre administration passée , il a été un tems où les laines

---

(1) Il ne faut pas oublier qu'on nous assure que cet Ouvrage a été lu à haute voix dans une séance du Parlement d'Angleterre.

payaient des droits considérables , tandis que la sortie en était presque franche pour le transport à l'étranger. Les Français les avaient à vingt pour cent au-dessous de ce qu'elles nous coûtaient. On s'est à la fin apperçu de cette singulière contradiction, & l'on a prohibé la sortie des laines d'Irlande. Mais comme un mal ne manque jamais d'en entraîner un autre , les trois vaisseaux de guerre que l'Angleterre entretenait continuellement sur les côtes d'Irlande pour empêcher la contrebande , ne font au contraire que la faciliter ; & les officiers qui les commandent , ne rougissent pas d'avouer que leur croisière leur rapporte annuellement à chacun trois à quatre mille livres sterling , par les présens qu'ils reçoivent pour fermer les yeux sur ce commerce illicite qui ruine leur patrie.

Mais ce qui surpasse l'imagination , c'est notre faiblesse , ou plutôt notre extravagance pour les modes françaises ? N'avons-nous donc point de goût qui nous soit propre , de goût national ? Le fameux Col-

bert connaissait bien l'attachement que nous avions pour ces modes ! Elles étaient tellement en vogue sous le règne de Charles II , que nos ouvriers ne sachant plus qu'imaginer , étaient obligés d'aller plusieurs fois l'année visiter les manufactures de France. Malheureusement ces voyages trop dispendieux étaient sans aucune utilité. A peine à leur retour avaient-ils monté leurs métiers pour imiter ce qu'ils avaient vu , que toute l'Angleterre était inondée d'étoffes nouvelles que l'on préférerait à celles qu'ils copiaient , & qui étaient déjà passées de mode (1).

Louis XIV étudiait les moyens de perfectionner les arts , & d'étendre le commerce ; on lui proposa le projet d'en ouvrir un aux Indes orientales. Colbert rejeta ouvertement cet avis. On peut voir par - là combien il comptait sur l'Angle-

---

(1) Les fabriques de Lyon jettent tant de variétés dans leurs étoffes , les changemens y sont si fréquens , les Lyonnais d'ailleurs sont si adroits , si alertes , que les manufactures d'Angleterre baissèrent à vue d'œil.



terre, pour faire réussir un autre plan qu'il avait formé. Ce grand homme pensait que le moyen le plus sûr d'augmenter les richesses de la France, était d'y établir des manufactures pour y occuper les oisifs & les pauvres ; que celles de soie , de chanvre , de lin , de laine , méritaient la préférence , parce qu'on avait chez soi les matières premières , & que ce moyen tout simple & tout naturel enrichissait bien plus sûrement les sujets du Roi de France , qu'un commerce aux Indes, que les moindres circonstances pouvaient faire abandonner.

Les mouffelines que la Compagnie anglaise rapporta des Indes, opérèrent cependant une espèce de révolution qui devint très-avantageuse pour l'Angleterre ; elles eurent une vogue étonnante , on les préféra aux batistes de France , & la Grande-Bretagne en inonda bientôt presque toute l'Europe.

Envain Louis XIV essaya d'en arrêter le cours ; le mal était trop invétéré, pour

céder aux effets d'une déclaration du Roi : il fut obligé de multiplier ses ordonnances, & la crainte fit reprendre faveur aux batistes abandonnées.

Tout cela se passait pendant la guerre, cette espèce de triomphe passa avec elle. La paix ne fut pas plutôt faite, que les Anglais accoururent en foule en France, comme à leur ordinaire. Vrais singes des petits-mâîtres français, & croyant avoir beaucoup acquis en copiant ridiculement leurs tons, leurs airs, leurs manières, &c. ils en revinrent chargés de leurs modes & de leurs habillemens. Ils racontèrent avec enthousiasme ce qu'ils avaient vu à la Cour de France, le mépris qu'on y faisait des mouffelines, la fureur qu'on y avait pour les batistes, & joignant la démonstration au récit, ils étalèrent à tous les yeux émerveillés leurs belles cravattes, leurs magnifiques manchettes, parures d'autant plus précieuses, d'autant plus rares, qu'ils les avaient achetées fort cher en France.

L'aspect de ces nouveautés ne manqua

pas de frapper étonnamment les esprits superficiels ; toute la Nation anglaise fut bientôt séduite. Ainsi les modes françaises, prosrites pendant la guerre, reprirent un nouvel empire. Les mouffelines furent généralement dédaignées ; l'Angleterre en avait des magasins immenses, elle ne put s'en défaire qu'à des pertes énormes ; & les linons & batistes qui les remplacèrent à un prix excessif, ruinèrent le commerce des mouffelines, uniquement parce qu'elles n'étaient plus de mode en France.

Il en fut de même pour les étoffes & les velours que les Lyonnais imaginèrent de fabriquer pour l'usage des hommes. Les Anglais n'auraient jamais songé à cet excès de luxe, & l'Angleterre l'adopta d'abord peut-être avec plus de fureur encore que la France.

Et comment les modes françaises n'influeraient-elles pas infiniment sur toute la Nation britannique ? Il ne nous manquait plus qu'une élève de la Duchapt (1) ;

---

(1) Fameuse marchande de modes de Paris.

une Madame La Fargue (1) parut , & l'on vit les têtes des Dames anglaises chargées d'éléphants , de rhinocéros , de cabriolets , de calèches , de moulins à vent , &c. &c. , enfin de tous les autres colifichets que le caprice & la fantaisie des femmes peut imaginer. Mais ce qui révolte , sans pourtant trop surprendre , c'est que même pendant la guerre , on souffrait que la Marchande de modes de la Cour allât faire à Paris des emplettes immenses , qu'elle faisait entrer librement dans la Grande-Bretagne sans payer les droits.

Est-il étonnant , après de pareils traits , que les Français se prévalent de la supériorité qu'ils ont sur nous à cet égard ? En vient-il à Londres un seul qui n'affiche hautement le plus souverain mépris pour nos modes , nos usages , &c. ? Nous ne leur épargnons pas en revanche nos ridicules , lorsque nous allons chez eux (2).

---

(1) Autre qui séjourna en Angleterre , & fit tourner toutes les têtes féminines anglaises.

(2) L'auteur anglais ajoute ces mots remarquables :

Cette dépravation de goût jointe à l'extravagance des modes qui nous subjugué , est plus dangereuse qu'on ne l'imagine ; les étrangers qui nous voient , pensent que nous sommes sans inventions , & que c'est une sottise de se lier avec nous : ils s'adressent de préférence à la Nation que nous allons si infructueusement visiter. Ne vaudrait-il pas mieux que le pouvoir législatif nous interdît la liberté de quitter nos lares?... Mais laissons toute digression , continuons d'examiner nos autres branches de commerce , & passons en Flandre.

La Flandre tire nos serges , notre tabac ,

» Il est vrai que nous n'y conservons pas long - tems  
 » nos redingotes , nos fracs , nos déshabillés indécens ;  
 » mais les cabarets , les cafés n'y sont-ils pas notre  
 » éternel séjour ? N'y conservons-nous pas un orgueil ,  
 » une présomption , une morgue , qui nous éloigne de  
 » la bonne compagnie , où nous pourrions polir &  
 » adoucir nos mœurs ? O mes chers compatriotes !  
 » vous ne revenez parmi nous qu'avec cette rusticité ,  
 » cette rudesse , cette grossièreté que vous aviez avant  
 » de partir... &c. » L'Auteur anglais paraît un peu plus qu'énergique.



notre plomb , quelques-unes de nos flanelles , & fort peu ou point de nos autres étoffes.

Elle nous fournit des dentelles , des batistes fines , des linons , des toiles blanches , du fil , du ruban , &c. ; mais comme presque tout ce qu'elle nous envoie passe par la Hollande , il n'est guère possible d'évaluer ce que nous leur payons. Deux choses concourent à rendre cet objet considérable ; l'avidité avec laquelle nous recherchons les marchandises de Flandres & la prohibition qu'elle a faite de nos draps.

A l'égard de l'Allemagne , l'Angleterre lui fournit des draps larges , des droguets , des serges , plusieurs autres étoffes , du tabac , du gingembre , du plomb , des marchandises d'Orient , & quelques sucres du superflu de nos colonies. Elle nous rend en revanche une prodigieuse quantité de toiles , de fil , de peaux de chèvres , de laiton , &c. Ce commerce nous était favorable , lorsque la France nous four-

nifait presque toutes nos toiles. Les droits immenses auxquels elles furent assujetties , en firent passer le commerce & la fabrication dans les Etats autrichiens & chez quelques autres Princes qui s'en enrichirent ; mais ces Princes n'ayant pas craint , malgré les avantages que nous leur avons procurés, de prohiber un grand nombre de nos étoffes, & même quelques-uns de les proscrire toutes, il en résulta que l'Allemagne gagne aujourd'hui considérablement sur l'Angleterre , & que tout l'avantage de notre commerce avec elle est pour elle.

Pour le Danemarck , la Norvège & la Suède , ces contrées nous enlèvent tout notre argent monnoyé , tous nos lingots. Et que tirent-elles de nous ? quelque peu de tabacs , quelques laineries , tandis qu'elles nous fournissent en quantité des planches , des bois de charpente & de construction , du cuivre , du fer , &c. (1).

---

(1) Avant la révolution de l'Amérique , c'était la Norvège qui fournissait à l'Angleterre tous ses bois de

La Russie tire d'Angleterre quelques draperies, de mauvaises étoffes, du plomb, de l'étain & quelques autres marchandises de peu de valeur ; mais la Russie lui fournit en quantité du chanvre, du lin, des toiles, du fil, des cuirs, du suif, des fourrures, du fer, de la potasse, &c. Nous avons beau nous dire les Dominateurs des mers, il ne tient qu'aux Russes & aux Danois d'anéantir cet empire prétendu : ils n'ont pour cela qu'à nous refuser leur bois & leur chanvre. Où en serons-nous ? D'où vient donc cette fureur de leur envoyer notre argent ; & où sont donc ces avantages si vantés par tous les papiers publics, de nos traités de commerce avec les Puissances étrangères ? Qu'on nous les démontre...

Quant à la Hollande, si elle nous four-

---

construction, & l'Angleterre avait des forêts immenses en Amérique. Les Anglais se demandaient alors à eux-mêmes la cause de cette inconséquence. Il devait cependant leur paraître dur, d'acheter ailleurs ce qu'ils pouvaient se procurer chez eux.

nit ses belles toiles, son fil, son ruban, ses nageoires de baleine, son laiton, sa garance, son tartre, son borax, son bois de menuiserie, son papier, ses épiceries, son coton, son café, son thé, ses dentelles, ses batistes, ses velours, &c. &c. nous lui fournissons en revanche nos draps, nos droguets, toutes sortes d'étoffes, du cuir, du bled, du charbon, toutes sortes de marchandises des Indes & du Levant, du sucre, du tabac, du riz, du gingembre, de la poix, du goudron, &c. &c. A ne consulter que les registres de la douane, la balance de ce commerce est à l'avantage de l'Angleterre ; mais si l'on considère que les plus forts vaisseaux contrebandiers sont entre elle & la Hollande, & qu'une grande partie de ce que l'Angleterre tire de France, de la Flandre & de l'Allemagne, passe par les mains des Hollandais, on conviendra sans difficulté que ce que les Anglais paient à la Hollande au-delà de ce qu'elle leur fournit,

surpasse ce qu'ils reçoivent du Portugal & d'ailleurs.

Voyons à présent l'Irlande.

Il lui faut des draps larges, des soieries riches, des dentelles d'or & d'argent, des ouvrages de fer & d'acier, de la vaisselle d'étain, beaucoup de houblon, des teintures, du tabac, du sucre, des marchandises des Indes, de la soie crue, des draperies légères, plusieurs comestibles, & une infinité d'autres articles. L'Angleterre n'en tire que des laines filées & en toison, du fil, un peu de suif; mais l'Irlande lui est utile; mais le tiers des revenus de ce royaume appartient à la Noblesse anglaise; mais les Irlandais envoient des sommes considérables pour l'éducation de leurs enfans; mais ils dépensent prodigieusement pour venir solliciter à la Cour, souvent sans fruit, des emplois, des places, &c.; mais grand nombre d'Anglais ont des pensions & des appointemens sur les revenus d'Irlande; mais  
elle



elle entretient à sa charge en Angleterre douze ou quinze mille hommes toujours prêts à servir au besoin ; & ce sont là quelques avantages sans doute. Au reste, elle reçoit de fortes remises de France, d'Espagne, du Portugal & de la Hollande, pour ses cuirs, son suif, ses bœufs, son beurre, même pour ses laines qui passent en contrebande : elle compense avec cela ce qu'elle paye à l'Angleterre.

Les Colonies à sucre de celle-ci en tirent continuellement des vêtemens, des draps, des toiles, des étoffes de soie & de laine, du fer, du cuivre ouvrage, toutes sortes d'ustensiles de ménage (1) ; elles lui fournissent en retour du sucre, du gingembre, plusieurs autres denrées ; mais à peine a-t-elle assez de sucre pour sa propre consommation. Ce commerce a été originairement la principale source de ses

---

(1) Les Anglais tiennent leurs Colonies dans une dépendance d'autant plus assujettissante, qu'elles ne peuvent avoir que d'eux la plus grande partie de leur subsistance.

richesses. Elisabeth & ses Ministres, Rawleigh, ses compagnons & ses successeurs, se sont appliqués vigoureusement à en étendre les branches, mais les Anglais assurent qu'on s'attache à les dessécher, qu'il n'y a plus d'émulation parmi leurs colons, que la tyrannie des Gouverneurs détruit tout principe d'activité. Oui, s'écrient-ils, la France devrait nous servir d'exemple ; quelle étendue n'a pas son commerce de sucre ! Elle en fait une consommation immense, & en fournit encore à presque toute l'Europe. L'Angleterre ne saurait-elle étendre ses plantations ? L'isle des Barbades n'est plus ce qu'elle était, son sol est épuisé, ses récoltes sont moins abondantes ; mais le nord de la Jamaïque est presque tout inculte : les isles fertiles de Bahama pourraient également produire du sucre. En vain dit-on que le sucre ne croît point dans les pays où il gîte, l'expérience dément cette assertion ; la province de Nankin produit du sucre excellent, & les hivers y sont si froids,

que les fleuves même y gèlent. Le meilleur sucre des Indes & l'indigo le plus parfait de l'univers, viennent de la province de Pensab ou Lahore, & cette contrée est sous la même latitude que le midi de la Caroline. La gelée n'empêche pas non plus que le sucre ne réussisse parfaitement en Espagne, à Madère, &c. &c... Et toutes ces considérations n'ont pas encore frappé le Gouvernement anglais! On souffre que ce soient les Français qui nous fournissent l'indigo (1)! Ainsi les causes primitives de l'opulence anglaise sont anéanties, &c. &c.

A l'égard des Colonies qui cultivent le tabac, leurs besoins étaient prodigieux; il leur fallait sans cesse des habits, des ustensiles de ménage, toutes sortes d'ouvrages de fer & de cuivre, des selles, des brides, des harnois: elles soutenaient seules les manufactures d'Angleterre: aujour-

---

(1) Ce sont les Français de St.-Domingue, qui le fournissent aux Colonies anglaises.

d'hui l'on fait ce qu'elles en tirent. (1)  
Rien.

---

(1) La Caroline , la Pensylvanie , la Nouvelle-Angleterre , la Nouvelle- Jersey , la Nouvelle- Yorck & le Canada, n'ont pas été des objets de petite considération pour le commerce de la Grande-Bretagne. La Caroline est située sous un des plus heureux climats de l'univers. Le riz , qu'elle produit abondamment , passe pour le meilleur du monde. Le commerce avec l'Angleterre en était immense , au moyen des envois qu'on en faisait directement aux Portugais & aux Espagnols ; & il le serait devenu encore davantage. Mais Cole , capitaine de vaisseau , ne put souffrir que d'autres vaisseaux anglais le prévinsent , ou concourussent avec lui dans les achats de riz qu'il faisait pour l'Espagne & le Portugal. On dressa un bill , & le transport direct du riz fut défendu. On l'amenait en Angleterre , on le magasinait dans ses ports , on le déchargeait & on le rechargeait ensuite pour ses différentes destinations. Cole y gagna peut-être un fret certain , mais l'auteur du bill fit perdre à la Caroline & à sa Nation un avantage considérable dont le Milanez & l'Egypte ont profité. » On ne peut que gémir , disait en 1768 un membre du Parlement d'Angleterre , sur la funeste indolence de la Nation anglaise par rapport à cette Colonie. C'est envain que les oliviers y croissent , que les insectes qui produisent la cochenille s'y multiplient à l'infini ; que la soie y est superbe & meilleure qu'en tout autre pays ; envain le thé y est d'une qua-

Le commerce d'Afrique est d'autant plus intéressant pour l'Angleterre , qu'il

---

« lité supérieure ; envain l'indigo y croît en prodigieuse quantité ; envain les mines de fer y abondent ; envain on pouvait se passer de tout l'univers avec cette seule Colonie. Nous avons tout négligé, & elle se passe de nous. . . Dieu fait aussi ce qu'il nous en coûte pour nous passer d'elle ! »

Les pacifiques Quakers de la Pensylvanie ont embelli cette région nouvelle d'une superbe ville : Philadelphie ne trouverait peut-être point de rivale en Europe pour la beauté & la régularité de ses maisons & de ses rues. Cette Colonie , pauvre dans l'origine , est devenue très-opulente. Le bled & toutes les autres productions de première nécessité y croissent en abondance , & les plaines de la Pensylvanie nourrissent les Espagnols des Indes occidentales. Il en résulta d'abord un avantage considérable pour l'Angleterre ; les Pensylvaniens versaient dans ses manufactures , les métaux précieux qu'on leur donnait en échange de leurs bleds. Les tems sont bien changés ! . .

La Colonie de la Nouvelle - Angleterre passa long-tems pour être presque inutile à la Grande - Bretagne. Les habitans en étaient pauvres , & on les méprisait. Mais les Anglais ne se donnaient pas la peine de considérer que l'indigence de ces colons les forçait de prendre toutes leurs marchandises de rebut. Ainsi la misère enfantait l'opulence. On a enfin reconnu l'importance de ce grand établissement. On demande ce que



se fait sans argent , & qu'il lui procure des lingots que les Espagnols donnent en échange des Nègres qu'on leur vend. Il fournit aux Colonies anglaises les esclaves dont elles ont besoin. Les Anglais retirent encore du commerce d'Afrique la poudre d'or , les dents d'éléphant , les gommes & quelques autres marchandises, dont ils font des réexportations.

Les dividendes considérables qu'on distribue aux actionnaires de la Compagnie des Indes orientales anglaises, annoncent

---

ferait devenue la marine anglaise , lorsqu'au commencement de ce siècle la Suède & le Danemarck lui refusèrent leur poix & leur goudron ? La Nouvelle-Angleterre y suppléa. Cette Colonie était devenue doublement précieuse aux Anglais par les fournitures de poix & de résine que la Norvège leur refusait ; mais on l'a méprisée, elle a essayé de se suffire à elle-même , & elle y a réussi.

Les productions & le commerce de la Nouvelle-Jersey & de la Nouvelle-Yorck , qui sont les mêmes qu'en Pensylvanie , passaient dans les manufactures de l'Angleterre : ce sont ces Colonies qui ont montré le plus de constance & d'opiniâtreté pour se dispenser d'y avoir recours , &c. &c.

l'immensité des profits de cette Compagnie ; mais malgré ces avantages , à quels dangers ce commerce n'est-il pas exposé ? Que de révolutions n'a-t-il pas à craindre ? Ne pourrait-on pas du moins essayer de le rendre plus général , plus utile qu'il ne l'est réellement ? Peut-être dira-t-on qu'il s'agit ici d'un beau rêve patriotique ; mais pourquoi l'Angleterre renoncerait-elle à l'espoir de débiter dans la Chine une grande quantité de ses draps ? La direction de sa Compagnie des Indes préférera-t-elle toujours d'enrichir les manufactures de l'Inde pour accélérer la ruine des siennes ? Sans les porcelaines de la Chine , sans les étoffes de soie & de coton de toute espèce que la Chine fournit à la Grande-Bretagne , celle-ci ne serait pas chargée de près d'un million de sujets qui languissent dans la plus affreuse indigence , faute de travail.

Voilà à-peu-près quels sont les canaux ouverts au Commerce anglais. Passons maintenant à la balance de ce commerce.

Il n'est pas aisé d'en fixer précisément la véritable situation. Il faudrait pour cela qu'on pût invariablement compter sur les registres de la Douane de Londres ; il faudrait connaître les forces du commerce interlope des contrebandiers.

Il suffit pour se convaincre du commerce d'Angleterre , de cette seule observation : c'est qu'il fait passer à l'étranger une énorme quantité d'or & d'argent en nature. Quand on est obligé de payer ainsi ses dettes , il ne faut pas d'autre preuve de l'insuffisance des profits du commerce (1).

C'est principalement la Hollande qui absorbe cette prodigieuse quantité d'or & d'argent. Elle tire plus des Anglais qu'ils ne tirent d'elle , & il semblerait au con-

---

(1) Il est vrai que l'Afrique , l'Espagne & le Portugal fournissent à la Grande-Bretagne une assez bonne quantité de ces matières , mais il s'en faut de beaucoup qu'elle en retire assez pour suffire à la profusion avec laquelle on les répand. Aussi les Anglais s'aperçoivent-ils sensiblement de la diminution du volume des espèces monnoyées.

traire qu'elle devrait leur faire des retours en ces matières ; mais la Hollande est créancière de toutes les Nations à qui l'Angleterre doit. Celle-ci paye à la Hollande, en leur acquit, la quantité immense de bois de charpente & de construction, de fer, de chanvre, de lin, de toiles, de batistes, de dentelles, d'étoffes de soie, de vin, d'eaux-de-vie, &c. que ces Nations lui fournissent ; & c'est ainsi que les retours en or & en argent que la Hollande devrait faire à l'Angleterre, se trouvent anéantis, & que les Anglais sont encore forcés de lui en faire passer d'autres non moins considérables. Enfin les Hollandais ont si bien arrangé leurs affaires de commerce avec ces Nations étrangères, qu'ils sont entre elles & les Anglais des banquiers intermédiaires auxquels il semble que la nécessité assujettisse ceux-ci. Sans cette circonstance l'Angleterre paierait directement ses créanciers étrangers, & il est assez évident qu'elle y gagnerait.

On ne fera peut-être pas fâché de retrouver ici le Tableau des retours en or & en argent que l'Angleterre fait par la voie de la Hollande aux autres Nations pour les marchandises qu'elles lui fournissent , déduction faite du prix de celles que l'Angleterre leur fournit en échange.

liv. sterl.

Art. 1<sup>er</sup>. Au Danemarck & à la

Norvège, pour bois  
de charpente & de  
construction & au-  
tres marchandises.

130,000

2<sup>e</sup>. A la Suède, pour de  
pareils bois, du fer,  
du cuivre & autres  
objets. . . . .

240,000

3<sup>e</sup>. A la Russie, pour chan-  
vre, lin, toiles, peaux,  
fourrures, suif, po-  
rasse, bois de conf-  
truction, fer &c. .

400,000

---

770,000



*Ci-contre.* 770,000

Art. 4<sup>e</sup>. A la Silésie, la Prusse,  
Brême, Hambourg,  
la Suisse, pour toi-  
les, &c. . . . 500,000

5<sup>e</sup>. A la Flandre, pour  
dentelles, toiles,  
fil, &c. . . . 250,000

6<sup>e</sup>. A St-Quentin, Cam-  
brai, Valenciennes,  
pour batistes & li-  
nons; à Bordeaux, à  
la Champagne, pour  
des vins; à la Ro-  
chelle, pour des  
eaux-de-vie; à Paris  
& à Lyon, pour des  
bijoux, des étoffes  
de soie, d'or & d'ar-  
gent, des modes,  
&c. &c. . . . 500,000

---

 2,020,000

De l'autre part. 2,020,000

Art. 7 <sup>e</sup> . Au Piémont pour la	
soie. . . . .	200,000
8 <sup>e</sup> . A différentes Nations	
étrangères , pour	
l'intérêt des fonds	
qu'elles ont placés	
sur l'Angleterre. .	200,000
9 <sup>e</sup> . Pour les dépenses que	
les Anglais font	
pour leurs voyages	
en France. . . .	100,000
10 <sup>e</sup> . Enfin pour les ambaf-	
fades & les négocia-	
tions des affaires de	
l'Etat. — <i>Mémoire.</i> . . . .	

---

 Total. . . . . 2,520,000

Tels sont les objets (1) qui absorbent à la fois les bénéfices de l'Angleterre sur le

---

(1) On n'assure point que les articles du Tableau qu'on vient d'offrir soient tous justes ; le tems & les circonstances amènent de si grandes variétés , qu'il n'est

commerce de Hollande , d'Espagne , de Portugal , de l'Afrique & des Indes ; voilà ce qui la fait recourir au fatal expédient de fondre toute sa monnoie.

Une perte aussi considérable , & qui se renouvelle tous les ans , ne doit-elle pas échauffer le zèle des Anglais , & le faire songer aux moyens de la balancer , en rétablissant leur commerce diminué de toutes parts ? Ainsi les Anglais sont devenus les éternels tributaires des étrangers , malgré leur bonne administration , leur activité (1) , &c.

pas étonnant qu'un article soit trop fort & un autre article trop faible ; mais dans l'ensemble , ce triste Tableau n'offre aucune exagération , & la masse qu'il présente est plutôt modérée qu'augmentée. L'Auteur ajoute , qu'il a paru inutile d'y faire entrer les Nations avec lequel le Commerce anglais est au pair , & donne des compensations réciproques.

(1) Offrons ici le Tableau de la Bourse de Londres par un autre Auteur anglais. Ce Tableau gagnera sans doute à la comparaison.

» La Bourse royale de Londres est un édifice quarré , de pierre de taille , dont l'architecture est régulière. Elle a deux cent trois pieds de long sur cent soixante

Les magasins de la Hollande renferment une vaste collection de toutes les

---

& onze de large. Elle a coûté soixante & dix mille livres sterling. Thomas Gresham, le même qui fit diffondre cette fameuse perle dont nous avons parlé, & dont on voit la statue sous les arcades, fut le premier qui envoya un vaisseau aux Indes orientales. Il avait fait bâtir de son argent la première Bourse, qui fut brûlée en 1666.

Un philosophe spéculatif qui se trouverait au milieu de la Bourse de Londres, entre un gros d'Arméniens, une foule de Juifs ou de Hollandais, de Français, d'Italiens, de Suédois & de Danois, aurait certainement bien de quoi donner carrière à ses réflexions ! Tranquille à travers cette cohue commerçante, il admirerait la nature qui a pris un soin tout particulier de répandre ses faveurs en divers endroits de ce monde sublunaire, pour établir ce trafic & cette correspondance mutuelle entre les hommes, afin de les faire dépendre les uns des autres & de les unir ensemble par cette grande chaîne de l'intérêt.

Chaque pays produit un mets dont la sauce est fournie par une autre contrée. Les fruits du Portugal sont corrigés par ce qu'on recueille aux Barbades ; l'infusion d'une plante de la Chine est adoucie avec la moëlle d'une canne des Indes. Les isles Philippines nous envoient de quoi relever le goût fade de nos liqueurs d'Europe. La parure d'une Dame de qualité, est le produit d'une centaine de climats ; le manchon &

productions naturelles & de celles de toutes les manufactures du monde. La

---

l'éventail viennent des extrémités de la terre ; l'écharpe est apportée de la Zone torride , & la Palatine de celle qui est au-dessous du pôle. La jupe de brocard sort des mines du Pérou ; & le collier de perles , des entrailles des l'Indostan. Les meilleurs de nos fruits sont étrangers , & transplantés dans nos jardins , où bientôt ils s'abâtardissent. Les huiles , les vins , les épices , viennent d'Italie , de France & de Portugal , ou des possessions hollandaises. La Chine & le Japon nous fournissent des objets de luxe dans nos appartemens. Ainsi nous pouvons dire que nous nous reposons sous les pavillons des Indes ; que nous soulageons nos infirmités par les drogues de l'Amérique ; que les vignes de France sont nos jardins ; les îles où croissent les épiceries nos serres ; que les Persans sont nos ouvriers en soie , & les Chinois nos potiers. Que donnons-nous pour l'or ? Notre étain. Qu'offrons-nous pour des rubis ? Nos laines. C'est le commerce qui fait ces miracles. Un de nos anciens rois , Edouard I , qui se trouverait à la Bourse , où est actuellement placée sa statue , & qui verrait ce concours , cette affluence prodigieuse d'opulens citoyens qui s'y rendent journellement , serait un peu surpris d'entendre parler toutes les langues de l'Europe , & d'y voir de simples particuliers négocier des sommes plus considérables qu'il n'en pouvait entrer dans son trésor royal. Le commerce a multiplié les richesses , le prix des terres



Hollande les disperse dans toute l'Europe , & tous les marchands sont ses débiteurs directs ou secondaires. Elle est devenue par - là le centre des changes de toutes les Nations ; & si l'on fait attention que les Hollandais ne se sont jamais écartés des principes de leurs ancêtres , & qu'une génération succède toujours à l'autre dans la même profession , on cessera d'être étonné du degré de splendeur & de prospérité de leur commerce. Ils se sont distingués dans tous les tems par une application constante à étendre leur \*correspondance , à ouvrir de nouveaux canaux à leur commerce , à troquer marchandise contre marchandise , à s'y rendre très-connaisseurs. Ils ont commencé par être commerçans , & ils continuent à l'être (1).

---

a augmenté en proportion. Avons-nous plus de vertus ? Sommes nous plus heureux ?

(1) Qu'elle différence de façon de penser parmi nous , dit l'Auteur anglais ! Quelles maisons anciennes de commerce avons-nous ? A peine un marchand s'est-

Il ferait fans doute bien furprenant , fans toutes ces circonftances , qu'un auffi petit pays qui ne produit que quelques fromages , qui ne donne pas même à fes habitans les chofes de première néceffité , & qui eft environné de grandes villes commerçantes , ait pu élever ainfi fon commerce , former cette correfpondance étonnante , unique , & rendre toutes les Nations fes tributaires.

L'Angleterre a des campagnes fertiles , des colonies opulentes , du plomb , de l'étain , du cuivre , du charbon , du fucre , du tabac , d'immenfes manufactures , des provifions de toutes efèces ; la nature & l'art femblent s'être accordés pour la favorifer de leurs dons. Voilà pour l'apparence : examinons la réalité ,

---

il procure une fortune même médiocre , qu'il abandonne les affaires dont il la tient , pour paffer fa vie dans l'oifiveté. En Hollande , il ferait obligé de perfévérer , - ou d'abandonner le féjour de la capitale , &c. On pourrait cependant lui répondre que la récompense du travail eft le repos.

& remontons aux causes de la décadence de son commerce.

L'Angleterre entourée de la mer , pouvait être tranquille spectatrice des dissensions du Continent , elle n'avait d'autre intérêt que celui d'empêcher l'invasion de l'ennemi ; il ne lui fallait pour cela qu'entretenir sa Marine dans un état de supériorité digne de sa position & de ses avantages. Elle aurait défendu & protégé son commerce , qu'elle aurait rendu respectable. Elle était si persuadée qu'il n'y avait que des liaisons & des guerres sur le Continent qui pussent nuire à sa prospérité , qu'à la mort de la Reine Anne , lorsque la Nation appella Georges I , Electeur d'Hanovre , au trône , elle stipula expressément avec ce Prince , que l'Angleterre ne serait pas obligée de prendre part aux disputes que sa maison pourrait avoir avec d'autres Princes au sujet de ses Etats d'Allemagne.

Le règne de Georges I. fut pacifique , & depuis son avènement au trône , &

même sous le règne de Georges II, l'Angleterre a joui des douceurs de la paix jusqu'à la guerre de 1744 (1).

C'est néanmoins au milieu de ce calme profond que la dette nationale s'est augmentée considérablement. Elle ne se portait qu'à dix-sept millions de livres sterlings, lors de la guerre terminée par la paix d'Utrecht, & en 1740 elle se montrait à cinquante-deux millions. La guerre de 1744 où l'Angleterre & ses alliés eurent toujours le dessous, la porta à quatre-vingt millions. Enfin on la vit monter à cent trente-deux millions, ce qui surpasse & effraye toute imagination humaine.

Quelle différence de ce tems à celui où l'Angleterre ne connaissait de taxes que la taxe des terres & le droit de Pondage! Le peuple, depuis 1732, gémit sous l'immensité des taxes & des impôts.

---

(1) Il faut en excepter la querelle passagère, & presque aussi-tôt apaisée, qu'elle eut avec l'Espagne.

Il est aujourd'hui reconnu qu'il n'est pas possible de lever en Angleterre plus de cinq millions de livres sterlings par an, sans accabler le peuple. Il faut y ajouter deux millions sterlings que produisent des impôts particuliers, & qui sont destinés à servir de fonds d'amortissement.

Total. . . . . 7,000,000

Et voilà ce qui doit faire face

à toutes les charges.

Il faut payer

1°. Pour ce qui est accordé

au Roi. . . . 1,300,000

2°. Pour l'intérêt

de la dette nationale à trois

pour cent. . . 3,960,000

} 5,260,000

Il ne reste donc qu'un million,

sept cent quarante mille li-

vres sterlings, ci. . . . 1,740,000

pour l'entretien de la Marine, des troupes réglées, de la milice, pour pourvoir à toutes les autres charges de l'Etat qui sont sans nombre. Comment y suf-



fire avec un aussi faible objet ? L'impossibilité est physique. Aussi est-on obligé d'emprunter annuellement un million & demi à deux millions. Les fonds d'amortissement toujours consommés par le besoin du moment , ne vont jamais à leur destination ; l'Etat , même au sein de la paix , s'endette tous les ans de deux millions , & le peuple gémit toujours sous l'énorme fardeau des taxes (1).

---

(1) Avant le règne du roi Guillaume , on ne connaissait d'autre moyen de lever de l'argent , qu'en imposant sur le peuple des taxes équivalentes aux besoins de l'année. Mais ces taxes qui , sur-tout en tems de guerre , devenaient trop fortes , excitaient bientôt les murmures du peuple. Aussi quoi qu'une guerre étrangère fût un prétexte aux premiers rois pour demander de l'argent , c'était toujours le moyen qu'ils redoutaient le plus pour s'en procurer. On trouva fort heureusement depuis , celui de fournir abondamment de l'argent au Roi sans charger le peuple. Ceux qui ne demandaient pas mieux que de prêter à sept ou à huit pour cent , faisaient entre eux des contributions volontaires ; de façon que le peuple ne sentait plus que le poids des taxes fixées , pour payer l'intérêt de ces avances de chaque année.

## Que résulte - t - il de cette déplorable

Ce moyen qui fut d'abord employé avec précaution, ne parut pas tout ce qu'il était sous le règne du roi Guillaume , règne qu'on vit agité jusqu'à la fin par les factions & toujours chancelant. C'est néanmoins à l'époque où l'on imagina cette manière de prêter & d'emprunter , qu'il faut fixer celle du grand changement de la constitution anglaise, qui a porté la Grande-Bretagne au point de grandeur & de puissance où elle est parvenue. Elle montra alors ce qu'elle pouvait dans une guerre étrangère , comme celle qu'elle eut d'abord à soutenir , lorsqu'il fut question d'assurer la balance de l'Europe. Elle le fit voir encore ensuite en plusieurs endroits de la terre , par les conquêtes utiles de ses armes. C'est de-là qu'on peut dater la remarque qu'on a faite, que la constitution de l'Angleterre était animée à - peu - près de l'esprit de l'ancienne Rome , lorsqu'une guerre étrangère faisait disparaître les troubles que des citoyens factieux avaient excités. La guerre était d'ailleurs avantageuse à presque tous les Romains. Les pauvres la souhaitaient , parce que , comme elle diminuait le nombre des ouvriers dont on faisait des soldats , le prix du travail augmentait ; les riches la souhaitaient également , parce que l'argent étant toujours très-nécessaire , plus on leur en demandait , plus leurs profits devenaient immenses. Ceux qui gouvernaient étaient non moins vivement portés à la guerre , en ce qu'elle leur facilitait l'exercice d'un pouvoir très-étendu , &c. &c.

situation ? C'est que la campagne , le seul bien vraiment productif , est forcée , pour payer les propriétaires & les impôts , d'augmenter les denrées de première nécessité ; la cherté de la main - d'œuvre s'en augmente aussi nécessairement ; les fabricans sont à leur tour forcés de hausser le prix de leurs draps , de leurs étoffes , de leurs toiles , de leurs clincailleries , &c. ils ne peuvent plus alors soutenir la concurrence des manufactures étrangères ; & cette première cause qui entraîne la ruine des fabriques , amène à la fois les séditions , les rumeurs populaires , & à la fin la confusion , l'anarchie , tous les désordres.

Diminuons les impôts ; c'est le seul moyen de tirer la Nation de cet état désespéré ; diminuons les impôts , nous extirperons la racine du mal. C'est fort bien dit ; mais cette diminution des impôts forcerait la Nation anglaise à une banqueroute générale.

Le Gouvernement a bien conçu que le

soulagement du peuple était le seul remède qu'on pût appliquer à la calamité publique , & dans l'impossibilité évidente de diminuer les taxes , sans en venir au fatal expédient d'une faillite universelle , il a essayé d'en rejeter une partie sur les colonies. Qu'est-il arrivé ? On ne l'a que trop bien éprouvé ; & c'est ainsi que le léger soulagement qu'on voulait procurer à la Nation , a sensiblement tourné contre elle.

La banque, chose admirable ! la banque seule a facilité jusqu'à présent les prodigieux emprunts dont la Nation est surchargée. Comment le Gouvernement, lorsque l'Etat est accablé d'une dette aussi considérable , & que le commerce est presque anéanti, pourrait-il parvenir à faire des emprunts, si la banque ne venait à son secours ?

Les Anglais , peut-être par effroi du fameux incendie de Londres , peut-être de ceux qui arrivent journellement dans cette capitale, peut-être aussi parce qu'ils

trouvent plus commode d'avoir une fortune considérable en porte-feuille qu'en nature , sur-tout quand les effets qui la représentent ont, comme ceux de la banque, un cours universel dans le royaume, les Anglais, ne gardent presque point d'argent chez eux ; ils le confient à la banque.

Les négocians trouvent un crédit ouvert dans cette caisse publique pour des sommes prodigieuses, en payant un & demi pour cent, avec la condition de porter à la banque la somme entière du crédit, dans le cas où elle serait obligée à quelque paiement considérable & extraordinaire. Par ce moyen, les marchands employent les fonds publics dans leur commerce ; & si avant qu'ils leur soient rentrés, on leur en fait la demande imprévue, la banque vient encore à leur secours & paye sur le champ. Cette confiance augmente leur crédit, & la banque de son côté se trouve appuyée par plus



de trois mille négocians bien accrédités.

Les intérêts que le Gouvernement Britannique assigne à ses emprunts, sont ordinairement de trois pour cent. Lorsqu'il en veut faire, il s'adresse à la banque, qui excite les négocians à faire le prêt. L'intérêt promis ne serait sans doute pas un attrait assez puissant pour les y engager ; mais elle prolonge & augmente alors le crédit public qu'elle leur donne, & par cette facilité, elle leur procure de gros bénéfices, qui les indemnifient avantageusement du prêt qu'ils font à l'Etat pour un modique intérêt.

Il ne faut donc point s'étonner, s'écrie l'Auteur anglais en terminant cet Ouvrage, si, dans une situation aussi critique que celle qu'on vient d'exposer, le ministère a toujours été si chancelant, si peu stable ! Puis il ajoute : Où est le Ministre, quelque zélé, quelque ardent

qu'il soit pour le bien public, qui puisse remédier à tant de maux? Hélas! il se retire; il aime mieux rentrer dans le calme de la vie privée, que de voir la ruine de son pays éclater sous son administration.

F I N.

---

---

Ouvrages nouveaux sur les États-Généraux, qui  
se trouvent chez le même Libraire.

ANSELM  
BRIEF  
NICVM

**E**SSAI SUR L'HISTOIRE DES COMICES DE ROME,  
des Etats - Généraux de la France, & du Par-  
lement d'Angleterre, 3 vol. in-8°. , prix  
10 liv. 10 f. brochés.

EXPOSITION DES OBJETS DISCUTÉS DANS LES  
ÉTATS - GÉNÉRAUX DE LA FRANCE, depuis  
l'origine de la Monarchie, par M. le Marquis  
de Saint-Maurice, 1 vol. in-8°. prix 1 l. 16 f.  
broché.

RÉCLAMATION DES CURÉS DU ROYAUME contre  
les injustices du haut - Clergé, in-8°. , prix  
12 f.

LETTRE D'UN PAYSAN A SON CURÉ, sur une  
nouvelle manière de tenir les Etats - Géné-  
raux, in-8°. , prix 12 f.

JE NE SUIS PAS DE L'AVIS DE TOUT LE MONDE,  
par M. le Comte de V... in-8°. , prix 24 f.

LE DERNIER MOT DU TIERS-ÉTAT A LA NO-  
BLESSE DE FRANCE, in-8°. , prix 8 f.

LETTRE DU TIERS-ÉTAT A M. NECKER , *in-8°.* ,  
prix 8 f.

CAHIER DU TIERS-ÉTAT A L'ASSEMBLÉE DES  
ÉTATS-GÉNÉRAUX de 1789 , *in-8°.* , 24 f.

LE MAGNIFICAT DU TIERS-ÉTAT , tel qu'il doit  
être chanté le 26 Avril 1789 aux premières  
Vêpres des États-Généraux , *in-8°.* , prix 8 f.

LE DE PROFUNDIS DU CLERGÉ ET DE LA NO-  
BLESSE , *in-8°.* , prix 12 f.

ADRESSE AUX ÉTATS - GÉNÉRAUX , aux Etats  
particuliers & Assemblées provinciales & muni-  
cipales du Royaume , contenant des recherches  
& observations sur l'origine de l'Impôt, sa divi-  
sion en personnel & réel, les différentes formes  
de sa répartition depuis Saint Louis jusqu'à  
nos jours , l'origine des abus qui , sous le  
nom de privilèges , ont introduit l'inégalité ,  
& enfin le seul moyen propre à corriger tous  
les inconvéniens , à alléger le peuple & à aug-  
menter les revenus de l'Etat ; par M. Dumas,  
ci-devant Garde-du-Corps du Roi , vol. *in-8°.*  
prix 5 liv.

MÉMOIRE PRÉLIMINAIRE SUR LE TRAVAIL DES  
ÉTATS - GÉNÉRAUX , par M. De la Croix ,  
Avocat , br. *in-8°.* , 24 f.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL DES PRINCIPAUX ÉCRITS ,  
sur la prochaine convocation des Etats-Géné-  
raux , *in-8°.* , prix 30 f.

DISSERTATION CRITIQUE ET PHILOSOPHIQUE ,  
sur la nature du peuple , prix 12 f.

LA VRAIE GRANDEUR. Poëme , dédié à Mon-  
seigneur le Duc d'Orléans, par M. d'Arnaud ,  
brochure *in-8°.* , prix 30 f.

*Ouvrages qui paroîtront fin de Mars 1789.*

VOYAGE AUTOUR DU MONDE en 1785 , 1786 ,  
1787 & 1788 , par le Capitaine George  
Dixon , vol. *in-4°.* , & 2 vol. *in-8°.* avec  
des cartes & gravures.

VOYAGE EN CRIMÉE ET A CONSTANTINOPLE ,  
par Ladi Craven , vol. *in-4°.* avec planches &  
gravures.

SUPPLEMENT AU TRAITÉ DES DÉLITS ET DES PEI-  
NES , du Marquis Beccaria , vol. *in-8°.*



